

**Le séisme : la métaphore d'une enfance
blessée dans *Le Jour du séisme* de Nina
Bouraoui**

Samira HAMOUDA^{1*}

¹Ecole normale supérieure de Bouzaréah, Algérie

Date de réception	date d'acceptation	date de publication
06-07-2022	24-01-2023	26-04-2023

RESUME

Le Jour du séisme de Nina Bouraoui retrace la souffrance d'une enfant terrorisée à cause de son identité hybride (de mère française) et sexuelle (une femme malgré son jeune âge). Vouée à l'enfermement et à la séparation de ses amours, elle perd peu à peu son émancipation et son goût pour la liberté.

Pour dire ces violences, Bouraoui fait recours à un événement apocalyptique : le séisme du 10 octobre 1980. Cet événement annonce l'effondrement de la vie de l'auteure /narratrice. La métaphore du séisme régit chaque instant de son existence et ses secousses la marqueront à jamais.

Dans ce roman, la sismicité contamine non seulement la trame narrative mais également l'écriture, donnant à voir un texte tirillé par des failles grammaticales et typographiques.

MOTS CLES : séisme, violence, traumatisme, exil, séparation.

**The earthquake: the metaphor of a
wounded childhood on *The Day of the
earthquake* by Nina Bouraoui**

ABSTRACT

Le Jour du séisme by Nina Bouraoui traces the suffering of a child terrified because of her hybrid identity (of a French mother) and sexual identity (a woman despite her young age). Doomed to confinement and separation from her loves, she gradually loses her emancipation and her taste for freedom.

To express this violence, Bouraoui resorts to an apocalyptic event: the earthquake of October 10, 1980. This event announces the collapse of the life of the author/narrator. The earthquake metaphor governs every moment of her existence and its tremors will mark her forever.

In this novel, seismicity contaminates not only the narrative framework but also the writing, revealing a text torn by grammatical and typographical flaws.

KEYWORDS: earthquake, violence, trauma, exile, separation.

L'enfance est un lieu ouvert. Elle est, soutenue.
Elle devient un corps, une voix, un sens... Mon
enfance dévore ma vie (BOURAOUI N., 1999 : 48)

INTRODUCTION

L'enfance est une étape délicate de la vie de l'individu. Heureuse ou malheureuse, elle le construit, le fonde durablement. En effet, l'enfant, par sa mémoire vive, porte en lui les scènes fondatrices de l'âge adulte. Ces scènes gravées dans sa mémoire, constituent une « colonne vertébrale psychique » identitaire. Si l'une de ces vertèbres est fragile, insuffisante, voire altérée, c'est l'ensemble de l'édifice qui doit se réaménager en adoptant des comportements compensateurs. Il y a dans tout cela le jeu d'un tempérament, mais il y a surtout l'intrication de la rencontre entre un être en quête de points de références et un milieu correspondant à ses besoins et à ses attentes, ou un être en difficulté, qui, pour des raisons diverses ne peut s'ajuster aux multiples exigences d'un sujet en voie d'éclosion. Ces scènes qui, parfois ne répondent pas aux aspirations de l'enfant, peuvent l'entraîner dans un traumatisme permanent qui causera une suture indélébile.

Pour voir la représentation des traumatismes d'enfance dans le texte littéraire, nous avons choisi d'analyser une auteure marquée à jamais par une violence vécue à un âge précoce,

Le séisme : la métaphore d'une enfance blessée dans *Le Jour du séisme* de Nina Bouraoui Revue Socles
endommageant son innocence et éternisant sa douleur : Nina Bouraoui. Son écriture se fixe sur cette période délicate et traite, dans chacun de ses romans, un trait pénible vécu par ses narrateurs. La variété des contextes confrontent ces enfants-narrateurs à des situations qui engendrent un mal existentiel oppressant : l'enfermement dans *La Voyeuse interdite*, la haine inexplicable de la mère dans *Le bal des murènes*, la violence psycho- sociale dans *Garçon manqué* et *Le Jour du séisme*, etc.

Avec *Le jour du séisme*, l'auteure relie les traumatismes du tremblement de terre à ceux des violences supportées par l'enfant narratrice pour mettre à nu l'incapacité de l'être à juguler les conséquences d'événements dramatiques. Le roman imite la sismicité de l'acte et nous offre un texte tirailé par les failles et les fragments. Le séisme, qui n'a duré que quelques secondes, a engendré des dégâts importants sur le personnage, aussi bien sur le plan humain que psychique. Ainsi, les repères de la narratrice, son identité et le lien ombilical qui la liait à son origine semblent ébranlés par cette catastrophe.

La figure métaphorique est ici primordiale pour assurer l'étroite liaison entre l'apocalypse et ses effets, non seulement écologiques mais surtout traumatiques qui introduisent les victimes dans un état de détresse. La métaphore est, en effet, « une façon de dire le problématique au sein du champ propositionnel. Elle se situe entre l'ancien qui n'a plus à être

énoncé puisque connu, et le nouveau, qui est irréductible aux données dont il dispose, puisque nouveau » (Pougeoise, M., 2001 : 163.)

Bouraoui emploie la métaphore du séisme pour revoir la faiblesse de l'être en cette période postcoloniale et sa précarité suite à la perte de sa terre natale aussi bien en raison de la catastrophe naturelle que de la séparation imposée par son entre-deux identitaire. Beatrice Ivey et Lorange Enjolras, dans leur analyse du *Jour du séisme*, considèrent le roman comme une « métaphore de l'ébranlement que quiconque subit (sans s'y être préparé) la mutation de son être profond (...) un miroir du déchirement identitaire « entre les deux rives de la Méditerranée, et d'une sexualité non normée » (Laurence, Enjolras, 2008 : 20.)

Ainsi, le présent travail vise à répondre aux questionnements suivants : pourquoi Bouraoui opte-t-elle pour un narrateur enfant ? Comment investit-elle « la métaphore du désastre » pour contrer le phénomène destructeur du séisme ? Et quelles modalités d'écriture met-elle en œuvre pour une poétique du séisme qui se veut à la fois une représentation douloureuse de son passé et un acte salvateur ?

Nous verrons de prime abord l'influence des traumas de l'enfance sur le devenir de la narratrice en rapport avec le séisme qui « défait l'enfance » (p. 33) et qui va se propager, et

Le séisme : la métaphore d'une enfance blessée dans *Le Jour du séisme* de Nina Bouraoui Revue Socles
faire émerger d'autres souvenirs de jeunesse déstabilisants qui vont prolonger, tels de multiples répliques sismiques, la secousse inaugurale. Nous tenterons, par la suite, de repérer ces ondes sismiques au niveau de l'écriture.

1- L'enfance et les premières secousses destructrices

Nina Bouraoui, née en 1967 en France, a vécu une dizaine d'années en Algérie, les toutes premières, les plus délicates (de l'âge de 4 ans à 14 ans) ; délicates pour un pays qui vient de sentir les premiers souffles de l'indépendance, un pays abattu par une colonisation dévastatrice et privé d'une assise solide lui permettant de se relever de nouveau et d'affronter les défis de cette période, mais délicates surtout pour un enfant qui commence à peine à découvrir le monde extérieur conçu comme un paradis secret tant recherché. Le premier contact avec son entourage était suffisant pour créer un traumatisme, suffisant également pour mettre fin à ses rêves d'enfant qui cherchait à s'épanouir, à courir à toute allure.

L'Algérie, à cette époque, oscillait entre deux violences : celle d'un pays qui n'a pas encore retrouvé sa stabilité, qui cherchait à se construire, d'un peuple qui commençait à goûter sa liberté, et celle des années 90, considérée comme inéluctable au vu du flot continu des problèmes.

A cette époque, l'enfant Nina a dû surmonter ces violences sans comprendre pourquoi elle devait être recluse à son âge et admettre tout type d'interdictions.

Ces années vécues en Algérie ont marqué à jamais l'auteure. Elles hantent ses autobiographies et reviennent souvent en bribes dans les autres romans. Outre *Le Jour du Séisme*, *Garçon manqué* (2000) et *Tous les hommes désirent naturellement savoir* (2018) reprennent, avec le même ton, l'amertume infusée par ses déceptions voire son traumatisme suite aux brutalités exercées par « les chacals de la rue ».

Ainsi ces événements forts, intensément vécus, sont souvent refoulés pour resurgir sur la scène de l'écriture. A ce sujet, Sigmund Freud précise que « l'oublié n'est pas effacé, mais seulement refoulé ; ses traces mnésiques existent dans toute leur fraîcheur, mais sont isolés...elles ne peuvent pas entrer en relation ...elles sont inconscientes, inaccessibles à la conscience » (2000 : 189), c'est-à-dire qu'il peut refluer d'une manière ou d'une autre. Freud dessine les deux voies qu'emprunte le trauma et fraie le chemin de sa double représentation dans la littérature :

Les effets du traumatisme sont de deux sortes, positifs et négatifs. Les premiers sont des efforts pour remettre en œuvre le traumatisme, donc pour remémorer l'expérience oubliée ou, mieux encore, pour la rendre réelle, pour en vivre à nouveau une répétition... On réunit ces efforts sous le nom de fixations au traumatisme et de

Le séisme : la métaphore d'une enfance blessée dans *Le Jour du séisme* de Nina Bouraoui Revue Socles

contrainte de répétition... Les réactions négatives tendent au but opposé : à ce qu'aucun élément des traumatismes oubliés ne puisse être remémoré ni répété. Nous pouvons les réunir sous le nom de réaction de défense. Leur expression principale est ce qu'on nomme les évitements, qui peuvent s'aggraver en devenant des inhibitions ou des phobies. (p. 163)

L'événement est décrit, soit comme une hantise, soit comme un retrait, un désinvestissement apparent qui confine au silence. D'un côté l'emphase obsédante, de l'autre l'ellipse anesthésiée. Le plus intéressant est de garder en mémoire qu'hyper-mnésie ou amnésie sont deux expressions de la réaction face à l'extrême de la douleur et que cette dernière se présente sous forme d'un excès (violence, agression, séisme dans notre corpus) ou d'un manque. Les deux faces se rejoignent dans l'écriture, et la catharsis se réalise dans le texte lui-même, parce que la narration est toujours une suture, une tentative de réunion du fragmenté ou une mise en mots de l'indicible. N'écrit-on pas toujours le trauma pour faire entendre un inouï qu'il soit autobiographique ou imaginaire ?

Le Jour du séisme s'inscrit dans le sillon positif dans la mesure où l'auteure se remémore les moments difficiles pour les fixer. Cette activité hyper-mnésique constitue le pivot central du récit. Le roman explore une reconstruction d'un passé enseveli sous les débris de la peur, sous forme de secrets, de honte. Il explore avec minutie un passé traumatique marqué par le racisme et la violence. Ainsi, cette œuvre interroge le concept

du trauma en analysant les failles et les silences d'une enfant, ce qui nous donne la possibilité d'extérioriser la douleur et le mal-être, comme l'écrit Marc Amfreville dans *Ecrits en souffrance*: « le trauma donne plutôt l'occasion à la littérature de mettre en récit ou plutôt de créer une instabilité que le texte lui-même viendra réparer, une lacune que l'écriture se donnera pour tâche de combler » (2009 : 76)

Avec *Le Jour du séisme*, Bouraoui s'engage dans une écriture qui paraît autobiographique. Le roman relate la même histoire que celle de *Garçon manqué* : l'enfance de l'auteure. Elle se base sur une narration autodiégétique certes mais ne conclut aucun pacte autobiographique ni romanesque. En effet, la première de couverture ne donne aucun indice quant à la nature fictive du texte. Ce n'est qu'en se fiant aux indices extratextuels (entretiens avec l'auteure, des ressemblances avec *Garçon manqué*, son autobiographie officielle) que l'on peut juger qu'il s'agit bien d'une autobiographie. Elle déclare :

Il y avait un tournant à prendre qui a commencé avec le jour du séisme, pour que la vérité de soi prenne le dessus. Mais si le point de départ c'est moi, le sujet est beaucoup plus large. La double nationalité c'est aussi le problème de tous ces gens dont on ne parle jamais. (2000)

Le Jour du séisme est un récit personnel qui raconte l'enfance de l'auteure narratrice à Alger, jusqu'au moment où la famille est obligée de quitter le pays en raison de la violence croissante des années 90. Le texte est marqué par des passages

Le séisme : la métaphore d'une enfance blessée dans *Le Jour du séisme* de Nina Bouraoui Revue Socles
descriptifs qui dépeignent une Algérie traversée par le séisme, déchirée par des violences qui laissent présager de la guerre civile à venir. Ce récit d'enfance est régi par deux voix qui se disputent l'espace narratif : l'une, quoique rare, exprimant la joie de l'enfant Nina et ses moments de bonheur en ce lieu féérique, et l'autre est tourmentée par le désastre du séisme, celui de son identité perdue et celui de son enfance ratée.

L'enfant ne respire le bonheur que lorsqu'elle s'évade dans la nature. La mer, avec ses secrets, son charme, constitue une échappatoire pour la narratrice. Elle est « ma fuite. La mer est une promesse... la mer est une envie », dit-elle (p. 38-39). Ses voyages à Tipaza, les roseaux de Moretti, Cherchell et le rocher plat, les montagnes d'Assekrem, le Hoggar, le désert sont autant de lieux qui procurent une joie interminable pour Nina.

Outre le paysage algérien, deux personnes ont marqué à jamais l'enfance de la narratrice : Arslan et Maliha ; ses amis d'enfance. Arslan partageait avec elle ses folies, ses baignades, ses moments rares de liberté. Maliha était un câlin qui absorbait l'amertume des jours; un enseignant qui lui inculquait inconsciemment sa religion et ses traditions ancestrales.

Mais ces deux relations ne sont qu'éphémères. Elles sont vouées à l'échec. L'enfant est traumatisée à cause de la séparation inopinée de ce qui constituait son monde aimé : la terre natale, Arslan et Maliha.

Le rapport qu'entretient la narratrice avec sa terre d'enfance est une relation physique axée sur le corps. Elle atteste de la nature de son attachement à sa terre d'enfance : « Ma vie tient par la mer, les montagnes et le désert. Je suis façonnée. J'appartiens à la nature. Je suis d'ici, attachée » (p. 15). Elle va jusqu'à fusionner avec elle pour ne former qu'un seul être. L'usage des possessifs montre bien ce rapport étroit entre l'enfant et l'Algérie : « Ma terre tremble le 10 octobre » (p. 9), « ma terre est un corps blessé » (p. 30), « ma terre s'en va, elle quitte ses sujets. » (p. 37). Néanmoins ce lien ombilical va être coupé avec la décision brusque, prise par ses parents, de quitter l'Algérie. Cette séparation vient accentuer le trauma de l'enfant. Son corps est métastasé par une succession de violences physiques mais surtout psychiques. Quitter l'Algérie constitue l'hypertrophie de sa douleur, un déracinement de ses origines et un départ vers un inconnu : « j'entre dans la douleur de perdre. Je deviens abandonnée...route de l'aéroport. On force les séparations » (p. 93-94), dit-elle.

Mais si l'Algérie est le pays de la liberté, de l'amitié, il est également le pays de la violence qui imprègne chaque page du texte. Elle est présente dans tous les aspects du cadre algérien : la terre, la mer, la route, la forêt. La violence inhérente aux divisions à l'intérieur du pays agissent de façon négative sur la vie de l'enfant, en s'accaparant de choses précieuses : l'innocence et les origines.

Le séisme : la métaphore d'une enfance blessée dans *Le Jour du séisme* de Nina Bouraoui Revue Socles

La violence du soleil, la route dangereuse, la plage, tous ces aspects de l'environnement de la narratrice façonnent et fortifient prématurément le corps de la jeune fille, la dépouillent de son enfance. Les origines se perdent dans la destruction de la terre par le séisme, qui dépossède la narratrice de son équilibre, de son innocence et de son bonheur.

La violence naturelle du séisme est symbolique de toutes les violences du texte. Une équivalence entre la violence naturelle et celle faite par les hommes est établie dès les premières pages lorsque Bouraoui se sert de termes de guerre tels que : « tranchées » « force destructrice », « ravisseur », « ma terre gémit »... pour évoquer les dégâts du séisme, préfigurant par là la guerre civile qui mettra fin à la vie algérienne de la narratrice. Que le séisme symbolise la guerre, l'auteure n'en laisse aucun doute : « le séisme est une guerre, il monte la pierre contre la chair, la poussière contre la lumière, le feu contre les peaux. Il propage les conflits », écrit-elle (p. 46).

Bouraoui va jusqu'à personnifier le séisme en employant des formules similaires pour décrire et l'agression de l'inconnu et la violence du séisme. Ces deux événements sont évoqués par l'expression « la main du diable » (p. 29). En effet, l'état de la narratrice après l'agression est semblable à celui de sa terre après la dévastation du séisme ; narratrice et terre natale ne sont plus qu'un « corps blessé ».

Se séparer de Arslan, son ami, constitue une seconde raison de son traumatisme ; une séparation très précoce, psychique (avec la circoncision) avant qu'elle ne soit physique, définitive (son départ en France).

L'enfant qui avait peu d'amis voit en lui sa seule issue. Car étant française, la mère de la narratrice a procédé à l'exclusion de ses deux petites filles de la société algérienne de peur qu'elles ne soient agressées ; une exclusion qui va limiter les relations de la narratrice avec des enfants de son âge. Arslan, issu d'une situation semblable, était son seul ami, son double. Mais il finit par l'abandonner très tôt. Avec sa circoncision, il perd son enfance, il devient un homme. L'événement marque autant la fin de l'enfance de la narratrice que celle d'Arslan : « Arslan perd son premier corps, sa formation. Il perd l'ignorance des blessures (...) je perds son enfance. On me sépare » (p. 19-20). La petite était tellement touchée par la scène qu'elle a ressenti la douleur de son double : elle saignait du nez à chaque fois qu'elle pensait au sang qu'il perdait.

L'exclusion inhérente à la séparation des sexes constitue une troisième forme de violence marquant la fin de l'enfance et le commencement d'un stade où la ségrégation et le sexisme prévalent. On voit même son influence dans les jeux d'enfants. Les garçons jouent à la guerre lors d'une excursion à l'Assekrem. Ce jeu exclut la narratrice en raison de son sexe.

Le séisme : la métaphore d'une enfance blessée dans *Le Jour du séisme* de Nina Bouraoui Revue *Socles*

Bouraoui décrit cette scène dans un langage qui rappelle la guerre d'indépendance :

Les enfants sont des maquisards. Ils chargent leurs poches. Ils ajustent les tirs. Ils crachent. Ils défient. Se forment alors deux camps. L'adversité est rapide. Les ennemis s'inventent, vite. Le conflit se construit(...). On exécute les plans. On prépare des pièges. On monte des tourelles. Je reste en retrait. J'apprends l'exclusion (p. 56)

L'exclusion des jeux d'enfants n'est qu'une première étape annonçant une autre, encore plus traumatisante, celle de l'exclusion du dehors où la menace masculine pèse lourdement. Comme la violence du séisme, celle de la menace masculine détruit l'enfance des filles. Le seul regard des hommes qui s'alignent le long des trottoirs suffit à leur faire peur. Bouraoui associe à nouveau la violence masculine à une puissance vitale en se servant du mot « éveillés » pour décrire ces hommes :

Ici ma sœur devient une femme, observée. Ici rompt son corps neutre. Ici se transforme l'innocence en désir. Ici se perd l'enfance sèche et interdite pour la vie, sensuelle. Blida est la ville des hommes, permanents [...]. Ici viennent les hontes de marcher, de passer, d'être seulement [...]. Blida est la ville des hommes éveillés. (p. 67)

Ainsi, exclue de l'espace du dehors, de la rue, la vie de l'enfant à Alger ressemble à une prison : sa liberté s'amenuise, sa souffrance s'éternise et sa blessure béante reste sans suture. Le seul remède pour ne pas suffoquer est d'extérioriser son

malaise, celui de ses semblables aussi, par le biais de l'écriture usant de procédés faisant preuve d'une poétique particulière.

2- Une écriture tourmentée par l'acte sismique.

Pour absorber les différentes violences sus citées, Bouraoui met en œuvre plusieurs procédés imitant le trauma de l'enfant.

Le premier procédé est le dédoublement. La narratrice qui n'arrive pas à assumer les brutalités endurées se dédouble ou s'efface selon le degré de la blessure. Ainsi, l'identité de Nina se déplace vers d'autres personnages qui se suppléent à la narratrice. Elle se confond avec les identités qu'elle vampirise: avec Arslan, avec Maliha en imitant les gestes de cette dernière : « je répète Maliha » (p. 49) et avec sa sœur : « ma sœur est loin...Djamila est mon visage » (p. 66). Elle est également souvent fusionnée avec la terre qui constitue un autre supplément à l'identité du sujet autobiographique.

Le sujet glisse entre plusieurs identités dans des mouvements qui renient l'identité homogène. Ce glissement est souvent engendré par une violence. La narratrice, enfant, se travestit suite aux différentes violences pour dépasser le choc ou encore pour se protéger et protéger les siens. Avec le séisme, elle se sent vieillie et devient protectrice de ses parents : « le séisme dénature et inverse. Je protège mes parents. Je deviens la

Le séisme : la métaphore d'une enfance blessée dans *Le Jour du séisme* de Nina Bouraoui Revue Socles
mère de mon enfance. Je suis une femme qui surgit des chairs
encore laiteuses » (p. 54)

Outre le glissement entre les identités, nous pouvons repérer un second procédé, celui de l'effacement. En effet, la narratrice s'obstine complètement et s'efface face à la terreur éprouvée lors de la scène du viol. Ce récit autodiégétique est prédominé par un « je » narrateur qui devient un autre. Le kidnapping, la tentative de viol étaient si choquants que la narratrice n'a pas pu les surmonter. Le « je » cède sa place alors à un « elle » ou encore à « l'enfant ». Ce n'est qu'en écoutant la voix des ses parents venant la secourir que le « je » regagne son statut. Cet effacement se voit également dans la scène du séisme où le « je » est remplacé par « la petite ».

La métamorphose permanente de l'enfant donne à voir un personnage en quête de soi qui cherche à s'identifier à ses idoles représentant un sujet toujours en devenir, toujours en mutation :

Je deviens étrangère (p. 9) Je deviens sauvage. Je
deviens sans les hommes (p. 20) Je deviens un
homme [...] je deviens le premier homme (p. 34)
Je deviens un corps sans terre (p. 37)

L'itération du verbe devenir chez Bouraoui fait écho à la pensée deleuzienne qui privilégie le devenir (Collebrook, *Deleuze*, 2002 : 80). Deleuze, contrairement à la pensée occidentale qui se fonde sur l'idée de l'être où l'homme est un

être fondamental, un sujet stable qui regarde un monde changeant, voit la vie comme étant un plan à devenir. C'est la raison pour laquelle il pense qu'il faut « *devenir autre* » pour se débarrasser des fondements fixes de la vie. Mais le personnage bouraouien, en investissant l'idée de devenir autre, travestit le vécu afin d'échapper à une violence endurée.

Le trauma de la narratrice va *contaminer* également la typographie de l'œuvre, troisième procédé imitant l'apocalypse. Chaque scène est un fragment indépendant qui ne dépasse pas une page en longueur. Le roman ne comprend pas d'intrigue et la chronologie s'efface au profit de la sismicité du texte donné en puzzle. Il comprend beaucoup d'espaces blancs. Avec un rythme irrégulier, saccadé, tel des secousses, des scènes entre guillemets, relatant l'enfance de la l'auteure/narratrice, se chevauchent à d'autres relatives au séisme. Cette fragmentation ne nous rappelle pas uniquement le mouvement sismique mais calquent également le langage enfantin, qui, en cours d'apprentissage ne bénéficie pas d'une pensée organisée et rigoureuse notamment s'il s'expose à un danger.

Pour évoquer le séisme, Bouraoui brandit une arme linguistique : le « reste ». Il s'agit d'un terme créé par J.J. Lecercle (1990 : 98) pour désigner cet aspect de la langue qui ne s'explique pas par les théories linguistiques existantes. De ce « reste », nous pouvons repérer la répétition : « ma terre

Le séisme : la métaphore d'une enfance blessée dans *Le Jour du séisme* de Nina Bouraoui *Revue Socles*
tremble le 10 octobre 1980 » (p. 9), « ma terre tremble » (p. 11) « ma terre s'en va » (p. 37), « ma terre tremble » (p. 46). Nous pouvons également repérer la fragmentation et l'absence d'un récit linéaire marquées essentiellement par un usage excessif de la ponctuation ; l'aspect le plus saillant de la typographie du *Jour de séisme*.

L'auteure *transgresse* le texte avec la surabondance des virgules qui constitue la forme majeure de la subversion du langage bouraouien. Le lecteur se sent ainsi gêné par ces phrases sismographiques : « Il tient, en otage. Il brise, la prière. Il appuie, sur la gorge. Il menace l'enfant. Il fait, plier. Il prend, par les cheveux » (p. 28), « il devient, invalide » (p. 35), « je n'oublie, jamais » (p. 57), « je n'entends, rien » (p. 95). Ici, la virgule sépare les parties d'un seul syntagme, ce qui détruit la structure grammaticale de la phrase. Dans l'exemple suivant, les virgules prolifèrent et l'agrammaticalité du discours est appuyée par l'usage inattendu de qualificatifs : « Il travaille dans la perte, il vient avec le vent et la poussière, il embrasse, immense, il couvre la terre, drapé, il prend un nom, el zilzel » (p. 22). Parfois même la virgule intervient dans des moments inattendus pour frustrer le lecteur qui se retrouve face à des fragments de phrases sans sens : « je vais, après les arbres et les vestiges, je quitte » (p. 56).

Tout comme le séisme qui « prend, l'équilibre » (p. 9), les virgules bouraouiennes perturbent l'équilibre des phrases. L'interruption de la syntaxe par les virgules ou les points imite la fragmentation de la terre par le séisme.

Outre la virgule, le point est fréquemment utilisé par Bouraoui dans ce texte. *Le jour du séisme* est chargé de phrases courtes ne contenant que deux ou trois mots : « je perds Alger. Je perds Biskra. Je perds Toghourt. » (p. 73). Le point est également utilisé pour cisailer certaines phrases du texte :

Ma terre revient avec les premières voix.

Elle est.

Ma mémoire sait.

Mes mains reconnaîtront. (p. 99)

Le langage enfantin est aussi présent par le bégaiement. Le texte est présenté sous forme de bribes collées sans aucune chronologie. L'intrigue s'efface au profit d'un poème en prose qui ne dépasse pas quelques lignes par page et qui est formé, à son tour, de phrases disjointes. Ainsi, l'auteur se crée un style mettant en oeuvre une poétique atypique qui ouvre la voie à une lecture hétérogène de la blessure.

Pour Deleuze, dans son essai intitulé « Bégaya-t-il ? », le grand écrivain qui « fait bégayer la langue » (1993 : 135) tente d'atteindre les limites du langage en le forçant. Or dans le texte bouraouien, le lecteur fait face à un langage dépassant les frontières habituelles d'accès au sens.

Le séisme : la métaphore d'une enfance blessée dans *Le Jour du séisme* de Nina Bouraoui Revue Socles

Le Jour du séisme fourmille de bégaiements, dont les secousses et les répliques du séisme et leur représentation typographique constituent la forme la plus évidente. Les répétitions fréquentes donnent un français disjoint et disséqué, telle dans la phrase « il éclate une minute, infinie » (p. 12). L'adjectif utilisé plonge la phrase dans une discorde sémantique entre la partie et l'ensemble.

Un autre aspect nous rappelant l'enfant est l'utilisation de l'arabe faisant preuve d'une relexification du français, proposant ainsi des palimpsestes marquant l'autorité de la langue maternelle sur celle du père. L'usage de l'arabe non maîtrisé par la narratrice prend l'allure des premiers cours d'apprentissage:

Mon enfance ouvre le jardin, el boustain. Elle dicte et impose. Elle construit une école, el madrassa. Elle prend et remplace. Elle écrit, kataba. L'enfance est un lieu ouvert. Elle est, soutenue. Elle est, à proximité. Elle devient un corps, une voix, un sens.(...) elle fait âmala- la mémoire.(p .48)

La violence linguistique de l'écriture bouraouienne a des effets similaires à ceux du séisme. D'une part, ces deux formes de violence œuvrent pour enlever, fragmenter et amputer, et de l'autre « elles prennent l'équilibre », elles bousculent la syntaxe, la terre et l'identité de la narratrice.

CONCLUSION

User du séisme pour évoquer ses traumas du passé et remémorer ses blessures est positif. L'activité hyper-mnésique de l'auteure narratrice assurera non seulement la catharsis (car dire ses maux permettra de les affronter et de ce fait de se débarrasser du fardeau qui pèse sur son dos) mais elle permettra également d'éterniser ses souvenirs, traumatisants certes, mais ils constituent la seule image lui rappelant son origine. Se souvenir est donc une période déterminatrice entre « être » et « devenir » pour Nina Bouraoui (*Etre, Se souvenir et Devenir* sont les intitulés des chapitres de son roman *Tous les hommes désirent naturellement savoir* où les souvenirs prédominent.)

Le récit fonctionne comme une archive des paysages disparus : « Je vais vers le souvenir [...] Je parcours une autre géographie, lisse et inchangée, Je trace. Je reconstruis. Je cherche mon enfance sous les pierres » (p. 24). Face au déchirement de la terre et à la disparition des lieux qu'elle entraîne, la fin du récit proclame ainsi la mémoire comme « un lieu permanent » où rien ne tombe ni ne disparaît : « Ce lieu, unique, porte ma terre sans séisme » (p. 96).

L'écriture se veut archéologique ; elle sauve ainsi des ruines et de l'oubli en mettant en mots un monde englouti et en l'incorporant à une géographie intime. Le geste scriptural

Le séisme : la métaphore d'une enfance blessée dans *Le Jour du séisme* de Nina Bouraoui Revue Socles
permet a priori de préserver ces paysages de l'enfance du désastre écologique et du passage du temps.

Le tremblement de terre est donc un choix judicieux pour dire la perte : perte de la terre de ses ancêtres, perte des repères mais surtout perte de l'enfance : « le séisme ouvre mon enfance, un corps et un temps blancs, une suspension. Le vide surgit » (p. 45). Et c'est essentiellement ce vide qui met en œuvre l'ekphrasis du texte pour créer une poétique sans égale dans ce roman.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Amfreville, M. (2009) *Ecrits en souffrance*, Paris, Michel Oudiard.

Bouraoui, N. (1999) *Le Jour du séisme*, Paris, Stock.

-- (2000) *Garçon manqué*, Paris, Stock.

-- (2018) *Tous les hommes désirent naturellement savoir*, Latès.

Collebrook, C. (2002) *Gilles Deleuze*, Londres, Routledge.

Deleuze G. (1993) *Critique et clinique*, Paris, Minuit.

Enjolras, L. (2008) *L'habit ne vêt pas la nonne*, Contemporary French and Francophone Studies, vol.12, n°1.

Freud, S. (2000) *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Folio Gallimard.

Lecerle, J. J. (1990) *The violence of language*, Londres, New york, Routeledge.

Pougeoise, M. (2001) *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Armand Colin.